

FORMALITÉS

Découvrez
le bulletin
de paie
de demain
Page 11

MARDI 29 MARS 2016

Le Parisien ÉCONOMIE



@LEPARISIEN_ECO



FACEBOOK.COM/LEPARISIENECONOMIE

VOTRE-
RENDEZ-
VOUS
EMPLOI
Pages 13 à 15

COMMISSION PARITAIRE N° 0216 C 80333
NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

Ces métiers vont vous surprendre

#Actuaire

#Conseiller
funéraire

#Boucher

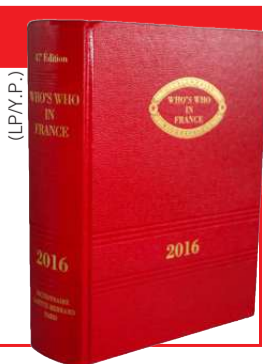
#Huissier

#Inspecteur
des impôts

Peu connus du grand public,
voire méconnus, ces métiers font
pourtant le bonheur et la richesse
de ceux qui les exercent.
Nous les avons rencontrés, ils nous
racontent leur quotidien. Pages 2 et 3.

ÉDITION

« Who's who »,
les petits secrets
du livre rouge
des élites *Page 7*



CARRIÈRES

7 conseils pour
rendre son CV
plus percutant
Page 12

REBONDIR

Reprendre
le travail
après un congé
maternité *Page 16*

Passionnés, ils vont vous faire aimer

Si leur métiers ont mauvaise presse, les cinq personnes que nous avons rencontrées les exercent pourtant avec bonheur...

Photographe, architecte, cuisinier, vétérinaire, médecin, chirurgien... Ces jobs arrivent sans surprise en tête du dernier classement des « Métiers préférés des Français », réalisé chaque année par le site spécialisé e-orientations. Mais pitié, un peu d'o-ri-gi-na-li-té ! « Le Parisien-Aujourd'hui-en-France Economie » a voulu donner la parole à ceux qui pratiquent des professions méconnues ou mal-aimées... qui recrutent. A l'heure où la France affiche des taux de chômage records — + 0,1 % en février, soit 5 462 800 personnes toutes catégories confondues — il

serait temps de balayer les idées-reçues et de se libérer des a priori. Virginie est conseillère funéraire, Astrid est huissière, Romain est boucher, Aurélie est inspectrice des finances publiques, David est actuaire. Cela vous rebute peut-être, mais savez-vous vraiment ce qui se cache derrière les clichés ? Nous leur avons demandé pourquoi ils avaient choisi leur métier, quel était leur quotidien, leurs avantages et parfois leurs difficultés. Plongée dans la vie de cinq actifs passionnés.

■ RÉALISÉ PAR SANDRINE BAJOS
ET HÉLÈNE HAUS
@sbajos @helene_haus

▼ Virginie, conseillère funéraire



(LP/Olivier Lejeune.)

- **Les études :** Formation de 4 semaines à l'École nationale des métiers du funéraire.
- **Le salaire :** 1 700 € brut/mois en début de carrière

« **P**arler de la mort ne m'a jamais fait peur et j'ai toujours eu le sentiment d'avoir de l'empathie. » Depuis plus d'un an maintenant, Virginie Barbereau est conseillère funéraire dans une agence familiale de Suresnes (Hauts-de-Seine). Pourtant, rien ne la prédestinait à ce métier. A 19 ans, elle débute sa carrière « par vocation » dans l'armée de Terre à Pau (Pyrénées-Atlantiques) où elle restera seize ans. Puis, elle suit son mari à Paris et trouve un job d'assistante dans les services du Premier ministre. « Je ne m'ennuyais pas vraiment, mais on ne peut pas dire que j'étais épanouie », se souvient cette mère de famille. Surtout, Vir-

ginie Barbereau n'arrive pas à oublier cette année 2006 où la vie l'a conduite à s'occuper durant un mois de corps de personnes suicidées... « J'ai eu le sentiment d'être utile pour la première fois de ma carrière. J'étais faite pour ce métier, mais je ne le savais pas. » Le 25 décembre 2014, Virginie Barbereau pianote sur son ordinateur pour en savoir un peu plus sur la profession de conseiller funéraire. En quinze jours, elle tourne une page et s'inscrit à une formation de quatre semaines à l'École nationale des métiers du funéraire où elle trouve auprès « de la directrice une écoute et un professionnalisme » qui la confirme dans son choix.

Accompagner et apaiser

Très vite, la jeune quinquagénaire décroche un emploi, d'abord dans une agence à Paris avant de rejoindre une entreprise familiale à Suresnes. « Je suis la première interlocutrice des familles endeuillées. Mon rôle est de les accompagner dans l'organisation des obsèques, crémation, enter-

rement, faire-part etc. Mais aussi d'effectuer les formalités administratives... Ce sont des moments pénibles et lourds pour les proches et j'avoue que c'est difficile moralement et même physiquement », reconnaît Virginie Barbereau. Mais cela ne retire en rien à la passion qu'elle a pour son métier. « J'adore mon job, car ma mission est d'aider les gens, de tout faire pour apaiser leur douleur en leur facilitant la vie... Et je crois que j'ai enfin trouvé un équilibre personnel et professionnel. » Si le conseiller funéraire a normalement un rôle commercial, Virginie Barbereau, elle, estime que ce n'est pas compatible avec sa fonction. Elle ne touche pas de commission et elle se sent mieux ainsi. Pourtant, le seul petit bémol qu'elle apporte à ce tableau parfait, c'est le salaire... Elle ne dévoilera pas le sien, mais pour un conseiller funéraire débutant, il est d'environ 1 700 € bruts par mois.

■ S.B.



(LP/Olivier Lejeune.)

▲ Aurélie, inspectrice des finances publiques

- **Les études :** Entrée sur concours après un bac +3, suivie d'une formation rémunérée de 18 mois (dont 6 mois de stage).
- **Le salaire :** A partir de 27 630 € net annuels (poste en Ile-de-France au 1^{er} janvier 2012).

Il y a des métiers qui cantonnent à des cases dont il est difficile de s'échapper. Celui d'Aurélie Thibault en fait parti. A 28 ans, cette Parisienne est inspectrice des finances publiques. « Lorsque j'annonce ma profession, les gens ont toujours la même image en tête : celle du vérificateur fiscal... Du personnage du *Dîner de cons*, qui cherche la petite bête ! », sourit la jeune femme originaire de la Vienne. Et pourtant, son job n'a rien à voir avec celui de Lucien Cheval — le personnage tatillon de Francis Veber — qui a fait rire la France entière.

Au service des entreprises et des particuliers

Employée à la Direction générale des Finances publiques (DGFIP), Aurélie travaille au sein du bureau chargé de l'expertise et de l'action économiques et financières. Sa mission ? Aider les entreprises en difficulté financière et les particuliers en surendettement. « Mon service coordonne l'activité économique menée sur le

terrain par les directions régionales et départementales des Finances publiques, souligne-t-elle. Nous veillons bien sûr à récupérer l'argent que ces sociétés doivent à l'Etat, mais surtout à les aider et à faire en sorte qu'elles disposent d'assez de temps pour rebondir. » La DGFIP joue également un rôle de veille et de prévention. « Nous essayons de repérer en amont les établissements susceptibles d'éprouver des difficultés pour les conseiller et les orienter vers des structures adaptées ». Cela fait maintenant près de trois ans qu'Aurélie est fonctionnaire au « Paquebot », à Bercy (Paris XII^e). Un poste qu'elle a obtenu après avoir réussi un concours de catégorie A, passé après un bac + 4. « J'ai découvert le droit fiscal lors de ma première année de master de juriste d'entreprise. Cette matière me plaisait beaucoup, mais je ne me voyais pas devenir avocate fiscaliste et faire de l'optimisation pour une boîte privée. Je me suis dit que cela me correspondrait davantage d'entrer au service de l'Etat. » D'autant que ses perspectives d'évolution sont très diversifiées. « Je pourrais travailler sur le terrain dans les départements ou encore devenir vérificatrice. Le côté investigation m'attire également beaucoup », décrit la jeune femme, qui aura bientôt la possibilité de passer un nouveau concours pour devenir inspectrice principale.

■ H.H.

leur travail



(LP/Hélène Haus.)

▲ Romain, artisan boucher

- **Les études :** CAP boucher ou bac pro boucher. Possibilité de poursuivre par un brevet professionnel (BP).
- **Le salaire :** A partir du Smic, mais les salaires peuvent atteindre 2500/3000 € net mensuels.

Le col de sa veste de cuisine arbore les couleurs bleu blanc rouge. Signe que Romain Leboeuf fait désormais partie de la grande famille des «MOF». Les Meilleurs Ouvriers de France. Une distinction qu'il a décrochée dans la catégorie «Boucherie» en 2015, à seulement 27 ans. Ce bourreau de travail tient depuis quatre ans une boutique, rue Félix-Faure (Paris XV^e). Ce vendredi-là, une grippe le tenaille, mais il ne quitte pas son poste, soutenu par sa mère venue l'aider depuis Bourges (Cher). Car Romain n'a pas choisi ce métier par

hasard. «Mes parents étaient bouchers. Sur cinq enfants, nous sommes trois à avoir suivi cette voie», raconte le jeune homme, qui a interrompu sa scolarité le jour de ses 16 ans pour faire un CAP (certificat d'aptitude professionnelle) boucher. «Lorsqu'on se lance dans le même boulot que ses parents, on se demande toujours si c'est vraiment par choix ou simplement par mimétisme... Mon stage de troisième chez mon frère boucher a été une révélation», se rappelle-t-il.

Un métier de terrain

Son métier, il le pratique d'abord sur le terrain. Romain connaît ses produits sur le bout des doigts. «Je choisis moi-même les élevages, les bêtes, mais aussi leur lieu d'abattage, car un animal stressé lorsqu'il est tué ne fait pas de bonne viande.» Vient ensuite l'art de la découpe. «Si vous avez une chair de mauvaise qualité transformée par un bon boucher, elle restera mauvaise. Par contre, une chair de bonne

qualité mal découpée, elle, deviendra mauvaise. Il faut donc s'y connaître pour fabriquer un bon produit», explique-t-il au fond de sa boutique où résonne une musique branchée, qui dépoussière les clichés sur sa profession. «Quand vous devenez boucher, vous savez qu'une partie de votre entourage va s'éloigner. Les gens ont encore l'image d'un homme âgé, ventru, rustre, qui maltraite les animaux... Or, c'est tout le contraire! Nous aimons les bêtes. C'est un job difficile, mais passionnant. Je ne m'imaginerai pas faire autre chose.» Romain consacre d'ailleurs le plus clair de son temps à son métier : 13 heures par jour du mardi au dimanche midi. Une cadence qui décourage la plupart de ses employés pourtant bien payés. «Je reconnais que je suis très exigeant», admet ce perfectionniste, qui n'a qu'un seul mot à la bouche : la qua-li-té.

■ H.H.

▼ Astrid, huissière



(DR.)

- **Les études :** Etre titulaire d'un bac +4 en droit, réaliser ensuite un stage, puis passer l'examen pour obtenir le titre d'huissier. Une formation à l'Ecole nationale de Procédure est vivement conseillée.
- **Le salaire :** Salaire très variable en fonction de son statut : employé ou non.

Dans 75 % des cas, elle se retrouve face à des gens totalement désespérés, qui ont souvent perdu leur travail, n'ont plus confiance en eux, car ils sont tombés dans la spirale infernale de l'endettement. «Mon métier est de parler avec eux pour mieux comprendre leur situation. Je rentre dans leur intimité pour leur proposer des solutions. Je les aide à mettre en place des échéances de remboursement ou à percevoir leur pension alimentaire quand ils ne la touchent pas... Preuve que nous ne sommes pas d'horribles percepteurs, il m'arrive même de recevoir des fleurs !»

Des cas très divers à traiter

Autre source de satisfaction, l'huissier ne connaît pas le train-train quotidien. «Ce métier est passionnant, car il extrêmement varié». Un jour, un patron pas très regardant sur ses comptes, un autre, un mari infidèle... Les journées ne se ressemblent pas. Sans compter que les nouvelles technologies ont bouleversé sa façon de travailler. Longtemps réservée à une population aisée, car il fallait avoir son propre office pour exercer le métier d'huissier, cette profession s'est démocratisée ces dernières années en s'ouvrant au salariat. Les salaires sont donc très disparates qu'on soit employé ou propriétaire des murs...

■ S.B.

« Dans la famille des huissiers Desagneaux, je voudrais l'arrière-petite-fille Astrid ! » « Je ne savais pas trop quoi faire après le bac, alors j'ai suivi la voie familiale : sept ans d'études, dont deux ans à l'Ecole nationale de Procédure et je me suis retrouvée huissière », raconte en souriant Astrid Desagneaux, qui a rejoint dans la foulée, il y a vingt ans, l'office de son père. Si elle n'a pas choisi ce métier par vocation, très vite c'est devenu une passion. «L'image d'huissier est monstrueuse, mais totalement fautive. Les gens ont toujours en tête ce cliché dépassé de l'homme en noir, qui vient toquer à leur porte pour réclamer son chèque ou prendre leurs meubles, explique-t-elle. La réalité est tout autre. Nous sommes là pour aider les gens avant tout. Ce métier est très humain, il demande beaucoup de dialogue, de patience et énormément de psychologie. »

◀ David, actuaire

- **Les études :** Huit formations sont reconnues par l'Institut des actuaires. La plupart sont accessibles sur concours pour les titulaires d'un bac + 2, bac + 3, voire bac + 5.
- **Le salaire :** A partir de 40 000 € brut en début de carrière. Avec l'expérience, la rémunération peut atteindre 100 000 € brut annuels.

« Actuaire ? Actu quoi ? » Lorsque David Graiz parle de son job, ses interlocuteurs réagissent souvent de la même façon. «La plupart des gens ne connaissent pas ce métier. Je ne sais pas vraiment pourquoi... C'est dommage, car l'actuariat est un secteur qui recrute et dans lequel on est encore chassé», souligne ce mathématicien.

A 30 ans, ce jeune parisien est directeur de missions chez Forsides, un cabinet de conseil en actuariat situé à Paris (IX^e). «Nous sommes des professionnels de l'analyse, de l'évaluation et de l'explication des risques, principalement en assurance», détaille-t-il. Les assureurs ont notamment recours aux services des actuaires pour calculer des tarifs adaptés aux profils de leurs clients. Un exemple ? Un jeune conducteur ayant déjà perdu trois points sur son permis paiera son assurance plus cher qu'un automobiliste expérimenté irréprochable. Derrière cette évidence se cachent en fait de nombreuses statistiques dont les actuaires sont les spécialistes.

Une profession au croisement de plusieurs spécialités

David, lui, travaille sur le secteur des assurances-vie et des produits d'épargne. «Je dois étudier et modéliser les comportements des assurés, mais aussi prendre en compte des aspects

plus macroéconomiques tels que l'évolution des taux d'intérêt. L'assurance-vie est le principal vecteur d'épargne des Français. Je suis au confluent de la finance, de l'économie et de questions de société passionnantes !», apprécie le jeune homme, formé à l'Institut de mathématiques appliquées d'Angers (Maine-et-Loire). «Je suis d'abord entré comme chargé d'études chez Forsides, puis j'ai réalisé en parallèle une formation professionnelle durant deux ans pour obtenir le titre d'actuaire», explique-t-il. Il aurait pu se faire embaucher dans un groupe d'assurance, mais David a préféré rejoindre un cabinet de conseil. «C'est plus intéressant. Les missions sont davantage diversifiées et nous jouons aussi un rôle de conseil en amont. Il faut répondre aux problématiques des assureurs, leur proposer des solutions concrètes... C'est stimulant !»

■ H.H.



(LP/Anna Sole.)